

Le mystère (du mal) et les mœurs (qui empêchent de le voir)

Un texte pour donner à lire enfin Flannery O'Connor !

« Je viens d'une famille qui considère que la seule émotion digne d'être manifestée est l'irritation. Chez certains, elle provoque de l'urticaire, chez d'autres, une vocation littéraire. Chez moi, ce fut les deux. »

Flannery O'Connor, qui naquit en 1925 à Savannah (Georgie), mourut en 1964, à deux pas de chez elle, ne put jamais quitter la ferme familiale d'Andalusia, et souffrit quasi toute sa vie de lupus érythémateux, est à l'image de ces trois phrases : lapidaire, intraitable, et douée de l'humour le plus radical du monde.

« Jamais vous ne rirez autant que moi » écrit-elle à son éditeur new-yorkais en lui envoyant une histoire épouvantable.

Elle observe la cour de la ferme, l'étable, les domestiques noirs, les voisins racistes petits blancs -white trash-, son honorable

mère, leur totale incompréhension mutuelle, les colporteurs évangélistes, ses paons cruels, pinailleurs, adorés, elle se met devant sa machine, elle écrit deux heures, attendant que surgisse une très bonne phrase comme « Lot Motun appela son chien », ne sait jamais ce qui va se passer au paragraphe suivant : une révélation dans la salle d'attente jaune du docteur, le surgissement d'un bulldozer, un soleil blanc énorme brûlant tout sur son passage, un dragon sur la route surchauffée , deux dames, une noire et une blanche, qui portent le même chapeau vert à bord de velours violet. Elle meurt de rire. Dieu aime les plaisanteries, et elle aussi.

Les plaisanteries, la violence, les couleurs.

Son œuvre écrite en quinze ans à peine, bourrée à craquer de personnages exagérés, de violence exagérée, de couleurs trop vives, vert laitue, violet cardinal, bleu roi, pourpre, jaune d'or, de lumière écrasante comme la lumière du sud, arrachée à la vie à coup de piqûres de cortisone, est désormais à nouveau disponible en français. Un gros volume : deux romans, trois recueils de nouvelles, une extraordinaire correspondance, L'habitude d'être, d'une beauté et d'une puissance qui

rappellent Ety Hillesum. Et un recueil d'essais sur la littérature, Le mystère et les mœurs, où elle parle de ses paons, d'une poule marron qui savait marcher à reculons, et remarque que le romancier est une passoire, quelqu'un qui ne se souvient de rien, ne comprend rien, mais a le don de montrer « ce que certaines bonnes gens sont capables de faire. » Elle dit en rigolant que les théories littéraires c'est comme mettre le doigt dans la tasse pour savoir si le thé est infusé. Puis elle se remet à lire la Bible et Henry James, dont elle fait des commentaires pénétrants.

C'est dommage qu'on ne lise pas Flannery O'Connor : elle mourut à quarante ans, il y a de cela plus de quarante ans, et elle avait tout vu : la pensée télévisuelle et la pensée publicitaire, l'idiotie, les communicants, le régionalisme, le marketing, les dégâts immenses de la sociologie, cette ennemie mortelle de la littérature. La pensée politiquement correcte. Les best-sellers, et leurs recettes. Tout est décrit, en détail.

Elle disait : je n'écris pas encore sur l'amour, c'est trop difficile, j'attends d'en être capable.

Mon recueil de nouvelles préféré s'intitule Mon mal vient de plus loin. Ce n'est pas le plus connu. Le plus connu, c'est Les braves gens ne courent pas les rues. L'histoire de la famille de Bailey qui part en voiture, direction le Tennessee, et rencontre sur son chemin le Désaxé. Boum. Le joli foulard vert de madame Bailey, qui lui fait des oreilles de lapin, n'est plus qu'un souvenir.

Dans Mon mal vient de plus loin, le mal, justement, vient plutôt de l'intérieur que de l'extérieur, on y croise moins de prophètes sanguinaires, d'évadés psychopathes, ou de colporteurs criminels, on y surprend davantage de mères qui feraient mieux de s'occuper de leurs oignons et de fils en proie à une irritation mortelle. De pères imbéciles.

Dans l'histoire éponyme, voici Asbury, au nom de cendres, et les noms chez O'Connor, grande nominaliste devant l'Éternel, ne sont pas là pour des prunes. Asbury rentre chez lui, il a vingt cinq ans, il est malade, « mon cas dépasse le docteur Block de cent coudées » répète-t-il non sans fierté. Il y a à Timberboro, sa mère convaincue qu'un peu de grand air le guérira de ses lubies, et sa sœur, Mary George, qui, en parlant

du nez d'un air furieux, lui confirme qu'il est totalement dépourvu de talent.

« Ce ne serait déjà pas si mal s'il arrivait à pondre un poème. »

Asbury a brûlé tous ses écrits, ses pièces de théâtre anti-racistes sans mouvement, ses romans sans vie, ses nouvelles sans art. Il n'a gardé dans les deux valises qu'il rapporte à la maison que les deux cahiers d'une lettre destinée à sa mère. Une sorte de lettre de Kafka, qu'elle lira après sa mort, alors elle comprendra. Mais avant cet excellent moment, il a prévu deux ou trois choses pour la persécuter. Elle, qui n'est pas en reste, elle dit : quand tu seras guéri, tu pourrais écrire un bon livre comme Autant en emporte le vent. Un gros livre avec des scènes de guerre. Et l'on croit entendre Régina, la mère de Flannery O' Connor qui s'endormait toujours à la page huit de ses histoires.

Asbury meurt au moment où on le déclare sauvé. Sale mentalité. La souffrance, dit O'Connor à une amie, en évoquant le cas d'un jeune homme qui s'est suicidé, la souffrance, il faut

en faire quelque chose. Sinon elle ne sert à rien, et c'est horrible.

J'aurais aimé vous parler de Rufus Johnson le boiteux diabolique, de Sheppard son père adoptif aveuglé par l'esprit politiquement correct, et de Norton, son petit garçon, martyr aux joues roses et aux yeux bleus. Pas de place.

Flannery O'Connor ne se lasse pas d'en faire de la beauté, la beauté sidérante, inoubliable, d'un télescope braqué sur les étoiles, d'un champ rougi par le soleil énorme, d'une chaussure cirée de pied-bot.